

Pour Antoine Berman, 30 ans après

Isabelle Berman

Au Brésil, Simone Petry (UFSC) et Mauricio Cardozo (UFPR) nous invitent à réfléchir sur la réception de l'œuvre d'Antoine Berman, à l'occasion du 30^{ème} anniversaire de sa mort. Ce projet engage une multitude de questions¹. « Réception » renvoie à accueil, diffusion, image, lecture, notoriété ou résonnance d'une œuvre. Simone Petry a traduit récemment en portugais plusieurs textes d'Antoine Berman, antérieurs à *L'Épreuve de l'étranger* (proses, poèmes)². Tandis qu'aujourd'hui, en France, on s'intéresse presque exclusivement aux ouvrages, articles et enseignements qu'il a consacrés à la traduction et qui ont été publiés après *L'Épreuve de l'étranger*³.

Pour que nous puissions interroger la réception de l'œuvre d'Antoine Berman, il a fallu la rendre visible, lisible, accessible aux lecteurs. Je me suis chargée, pendant ces trente années, de rassembler ses textes, de les préparer à la publication et de les faire éditer. Cette tâche, je ne l'ai pas subie. J'essaierai d'expliquer pourquoi, à la place qui était la mienne, je pouvais me confronter à des textes sur la traduction.

¹Le texte d'intention de notre projet brésilien signale que Wikipédia présente Antoine Berman différemment selon les pays: on énumère divers axes de son travail ainsi que ses diverses qualifications, en ne privilégiant pas toujours les mêmes. Est-ce vraiment significatif ? Wikipédia est un outil mouvant. Il faudrait une analyse fine et extensive pour mettre en relation ces informations avec les modes de diffusion de l'œuvre elle-même. Relevons cependant une erreur qui a fait son chemin: Antoine Berman n'a jamais été linguiste, ni fait des études de linguistique. Il a même adopté pendant longtemps vis-à-vis de la linguistique une position critique, sur laquelle il reviendra dans son ouvrage *Pour une critique des traductions*. Enfin, la photo qui figure n'est pas celle d'Antoine Berman mais de Volker Braun.

²Berman, Antoine, « A tarefa da poesia é simplesmente... », tradução de Simone Petry e Marcos Siscar. *Remate de Males*, vol. 34, p. 213-2109, 2014; Berman, Antoine, *Cartas para Fouad El-Etr*, tradução de Simone Petry. E. Zazie Edições, Copenhagen/Rio de Janeiro, 2018. 56p; Berman, Antoine, « As mãos », tradução de Simone Petry. *Belas Infêis*, vol. 9, n° 2, p. 253-259, 2020; Berman, Antoine, « Partida », Mathilda — *Revista Literária*, vol. 2, n° 2, p. 30-31, setembro/2020.

³A l'exception de la publication du poème « Départ », *De(s) générations, Inhospitalités*, vol. 30, sept. 2019.

Antoine Berman est souvent présenté comme un « théoricien » de la traduction. Pourtant — écrivait-il dans *La Traduction et la lettre ou L'Auberge du lointain* —, il tenait à « se situer entièrement hors du cadre conceptuel fourni par le couple théorie/pratique, et [à] remplacer ce couple par celui d'*expérience* et de *réflexion*. Le rapport de l'expérience et de la réflexion n'est pas celui de la pratique et de la théorie. »⁴

Il faut lire l'œuvre d'Antoine Berman dans son « entièreté », suivre ses chemins, ses entrelacements, ses correspondances, habiter le territoire littéraire que son érudition dessine, être sensible à la nature « dialogique » de ses textes, à son travail historique, aux « concepts » qu'il développe (projet, horizon, visée...), lire ses textes de jeunesse, lire enfin ses traductions, et entendre ce qu'il dit, comme traducteur, de la traduction... pour comprendre que la dénomination de « théoricien » ne lui convient pas. Le rapport intime et intensif qui lie l'écriture d'Antoine Berman à sa pensée dit la nature de l'œuvre. Son écriture est claire, précise et inspirée. Elle est également efficace. L'œuvre d'Antoine Berman est éminemment politique. Pour qu'elle soit « reçue » véritablement, la pensée, en elle-même — comme le poème —, devrait avoir à nouveau droit de cité, être désirée, soutenue, exercée, reconnue comme éloquente et nécessaire.

UN CHEMIN COMMUN

À l'âge de 16 ans, j'arrivai en France. Je découvris un Paris noir, pluvieux, avec ses quartiers « insalubres » et ses jeunes qui se vouvoyaient. Fouad El-Etr et Antoine Berman furent mes premiers amis. Je venais d'Argentine, Fouad du Liban, Antoine de la banlieue bourgeoise où habitaient ses parents, au nord de Paris. Nous étions tous les trois en propédeutique lettres à la Sorbonne. Nous marchions pendant des heures la nuit, après le dernier métro, et nous avions des conversations interminables.

Une fois achevée l'année de propédeutique, Fouad El-Etr et Antoine Berman poursuivirent des études de philosophie ; je me dirigeai vers le théâtre et la mise en scène.

⁴Antoine Berman, *La Traduction et la lettre ou L'Auberge du lointain*, éd. du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », Paris, 1990, p.16.

Fouad s'installa près du Luxembourg dans un petit hôtel qui devint notre quartier général. Sa voisine de chambre, Kumiko Muraoka, était japonaise, elle n'aimait pas le Japon, et elle voulait écrire. Elle nous disait qu'écrire était simple et qu'il suffisait de parler des petites choses. Antoine lisait en bibliothèque. Beaucoup. De la philosophie, de la littérature, de la poésie...

À cette époque, je donnais des cours de théâtre dans une MJC⁵, à Saint-Germain-en-Laye, et je venais leur raconter nos séances de travail en détail. Je leur parlais de Philippe Petit, qui avait 17 ans, qui faisait partie du groupe et qui s'entraînait sur une corde précaire, avec un balancier de fortune, dans le parc de la MJC. Plus tard, « sans permission », il accrochera son câble entre les tours de Notre-Dame, sur le pont de Sydney et à New York, entre les tours jumelles du World Trade Center.

Fouad El-Etr et Antoine Berman fondèrent leur revue de poésie, *La Délirante*. Je créai le Théâtre d'Aran et son journal de bord Les Cahiers d'Aran.

C'était le temps du travail en commun, des convergences, des premières publications et des premières traductions.

Pour *La Délirante*, Antoine écrivit ses premiers textes poétiques : « La tâche de la poésie est simplement... », les « lettres à Fouad El-Etr sur le romantisme allemand » ; il traduisit Novalis, Schlegel. Pour le Théâtre d'Aran, il traduisit Les ombres sur la mer, de W.B. Yeats. Pour Les Cahiers d'Aran, il écrivit des textes, des notes sur les improvisations... Dans *La Délirante*, Philippe Petit publia un poème, « Jamais de tristesse sur un fil », Kumiko Muraoka ses premières proses, « Arithmétique horaire », Fouad El-Etr ses premiers poèmes. J'écrivis *Svet*, une pièce de théâtre...

MAI 68

J'appris que Paris s'éveille ainsi, parfois, durant des périodes de bonheur absolu et éphémère. Que ça ne finit jamais bien. Mais nous respirions. Quelque chose de très vieux, de très usé s'effritait. Avec les autres, nous nous sentions vivants. Nous voulions faire un journal « contre l'argent ». Antoine

⁵ Maison des Jeunes et de la Culture.

Berman le rédigea. Philippe Petit déclara : « Il faut des ministères. Des ministères différents. Appelons notre journal : le ministère du bleu ». Mais c'était trop tard. Notre journal ne parut pas, l'imprimeur nous donna la première feuille. Il ne nous fit pas payer. Mai 68, c'était fini.

ET NOS CHEMINS BIFURQUÈRENT

Un incendie détruisit l'immeuble parisien qui abritait le Théâtre d'Aran, nous mit dehors. Notre ami Jacques Lacarrière nous offrit sa maison en Bourgogne pour que nous puissions travailler. Nous n'y arrivions pas vraiment, nous trainions. À Sacy, l'hiver était froid. Antoine se réfugiait dans le café enfumé du village et il écrivait des poèmes.

Une nuit, je rêvai que je revenais en Argentine. Je racontai mon rêve : « - si nous partions ? » Nous imaginions monter un spectacle, loin de Paris, dans une ville différente, dans un pays différent. « - nous pourrions y rester un an. » Quelques membres du groupe furent d'accord. Nous partîmes.

L'ARGENTINE, ET CE QUI A SUIVI

Notre séjour en Argentine dura cinq ans.

En arrivant à Buenos Aires, Antoine ne parlait pas l'espagnol. Il apprit très vite, en lisant les journaux et en parlant avec les gens. Dans les premiers mois, il écrivit une pièce de théâtre en français, *Le spectacle des questions*, que je traduisis en espagnol ; elle portait la trace de notre travail en France.

Nous ne comprenions pas encore le pays où nous étions. Bientôt, notre groupe de théâtre se dispersa.

Nous apprenions lentement. L'Argentine était secouée par d'importants mouvements politiques. Les initiatives des gens étaient innombrables. Tout se faisait très vite. Je me rendais dans des écoles aménagées dans de vieilles gares désaffectées, des salles à moitié démolies ou d'anciennes épiceries de village pour y rencontrer des adultes qui savaient à peine lire, mais dont la culture orale était riche et vivante... Antoine rencontrait toute sorte de gens. Il écrivait beaucoup, « de tout et n'importe quoi » disait-il. Il écrivait « librement ».

Mais la situation politique se dégrada. Les événements et les affrontements se succédèrent. Les persécutions commencèrent. Nous revînmes en France.

La veille de notre départ, Antoine écrivit un poème. Il vient d'être publié en France et traduit au Brésil⁶.

Ces cinq années en Argentine furent pour Antoine Berman une expérience profonde qui le marqua et fut déterminante pour son œuvre à venir.

Après notre voyage, Antoine Berman devint traducteur à part entière. Auparavant, il avait traduit de manière élective, épisodique. Ce n'était plus la même chose. Son intérêt pour la traduction était ancien, mais sa relation à la traduction avait changé. Il traduisit en particulier des romans latino-américains, dont *Moi, le suprême* du Paraguayen Augusto Roa Bastos. Nous traduisîmes aussi plusieurs romans ensemble, dont *Les sept fous*, de l'Argentin Roberto Arlt. Ces expériences communes de traduction compteront pour moi lorsque je serai confrontée aux manuscrits d'Antoine après sa mort.

Dans le texte qui suit, qu'il a écrit vingt ans plus tard, il évoque cette période : « De 1971 à 1975, je vécus à Buenos Aires, en Argentine. J'y découvris une nouvelle langue, une nouvelle culture, une nouvelle littérature et, plus profondément, ce qu'on peut appeler un autre mode d'être-dans-le-monde. »

L'Épreuve de l'étranger, le premier ouvrage d'Antoine Berman, publié en 1984, fut accueilli comme un livre majeur. S'il déclencha des polémiques, elles ne furent pas immédiates.

Dans les séminaires qu'il tenait au Collège international de philosophie, il élargissait et approfondissait sa réflexion sur la traduction. L'un de ses séminaires fut édité en 1985 par le philosophe Gérard Granel, dans un livre collectif : *Les tours de Babel*⁷. Antoine Berman lui donna comme titre : *La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain*. Dans le même ouvrage figurait également sa traduction du texte de Schleiermacher, *Des différentes*

⁶ *Op. cit.*

⁷ *Les tours de Babel: essais sur la traduction*, éd. Trans-Europ-Repress, Mauvezin, 1985.

méthodes du traduire. Ses articles sur la traduction furent également publiés dans différentes revues. Plus tard, Fouad El-Etr lui proposa d'éditer sous forme de livre les *Lettres à Fouad El-Etr sur le romantisme allemand*, parues dans la revue de poésie *La Délirante*. Antoine Berman eut le temps de voir le livre, non broché, mais achevé.

Telles furent de son vivant ses seules publications.

À sa mort, Antoine Berman laissait ses trois derniers manuscrits : *Pour une Critique des traductions : John Donne* ; *Au début était le traducteur* ; et *Jacques Amyot, traducteur français*. Il laissait également des cahiers manuscrits : brouillons de ses séminaires au Collège international de philosophie, des chapitres de romans, des essais, des proses, des poèmes, des traductions en chantier, des lettres, des projets, des notes, etc.

J'ai pris la responsabilité de l'édition de *Pour une critique des traductions : John Donne*. Puis de celle des manuscrits restants. Pour quelle raison ? Nous avions souvent écrit, lu, traduit, raturé, discuté ensemble. Je me disais qu'il fallait « continuer ». Pourtant je savais que ce n'était pas la même tâche : les textes sur la traduction que j'avais entre les mains étaient son affaire, l'affaire d'Antoine Berman, exclusivement. Le chemin que nous avions suivi (ou subi, ou choisi) ensemble ne les traversait pas. C'étaient exclusivement *ses textes sur la traduction*. Je me souvenais de ce que m'avait dit un jour Pierre Leyris, grand traducteur : « Traduire est simple : il suffit de traduire l'essentiel ». Et il avait ajouté : « Encore faut-il savoir ce qui est l'essentiel ». Où était l'essentiel à sauvegarder dans les textes d'Antoine Berman ? Comment traiter les cahiers manuscrits où il préparait ses cours pour le Collège international de philosophie ? Souvent échevelés, discontinus, répétitifs... Au fil des différentes publications, j'ai donné différentes réponses à ces questions. Mais ce n'est que maintenant, alors que j'écris ce texte, que j'essaie de comprendre, plus profondément, ce qui donnait un sens à mon travail et le rendait possible.

Je viens de relire *Pour une critique des traductions*. De lecture en lecture, je connais ce livre par cœur. Plus personne aujourd'hui ne connaît des textes par cœur. Sauf les enfants et les acteurs. Le par-cœur est porté par le corps,

au prix d'un grand travail. L'acteur s'expose et doit se faire entendre. L'enfant, debout devant nous, offre ses premières prouesses. « Par cœur » c'est une relation particulière aux textes.

Il fallait lire et relire les manuscrits, avec insistance, avec distraction, de quelque manière que ce soit, autant de fois que nécessaire, jusqu'à ce que le texte se dégage de lui-même. C'était un travail intense et prenant. Je pense que ce sont deux expériences de travail en commun, l'une antérieure à notre départ pour l'Argentine, l'autre après notre retour, qui m'ont permis de le faire.

L'une de ces expériences a été celle de notre traduction en commun du roman de Roberto Arlt, *Les Sept fous*. Ce qu'il appelle, dans son livre *Pour une critique des traductions : John Donne* : « la difficile traduction des *Sept fous* de Roberto Arlt ». Il y décrit précisément la manière dont s'est déroulé notre travail dans un chapitre intitulé « Esquisse d'une méthode » : « C'est en lisant et relisant ensemble, ou séparé, les successives versions et l'original (...) que nous avons appris cette chose qui ne va pas du tout de soi : *apprendre à lire une traduction*. »

Lectures multiples, parallèles, séparées, à voix haute... ce qu'elles découvraient chaque fois nous surprenait. Chaque lecture était aussi libre, autonome, elle nous portait ailleurs.

« On n'est pas naturellement lecteur de traductions, on le devient », écrivait Antoine Berman⁸. Nous en faisons l'exercice.

La deuxième expérience, plus éloignée dans le temps, concerne mon travail théâtral. Avec le Théâtre d'Aran, nous avions le projet de monter une pièce de W.B. Yeats, *Les ombres sur la mer*.

Nous avons fait une lecture de la pièce, sans distribution de rôles, une lecture continue, d'un seul tenant, à voix haute. Je ne me souviens plus qui était le lecteur.

⁸ Antoine Berman, *Pour une critique des traductions: John Donne*, coll. « Bibliothèque des Idées », éd. Gallimard, Paris, 1995, pp.64-65.

Puis les acteurs ont improvisé. Toujours sans distribution de rôles ni aucune autre consigne que d'improviser la pièce, telle que nous l'avions entendue.

Je regardais ; Antoine également, qui était le traducteur de la pièce.

Cette improvisation fut pour moi un des moments intenses de ma vie. J'étais émerveillée. Tout ce que nous avions lu était là.

L'improvisation a duré longtemps, en silence, sans un mot échangé. Les mouvements des acteurs installaient un temps particulier, presque immobile, élastique. Les personnages de la pièce de Yeats : Forgaël, Aibric, Dectora, les marins, étaient là, reconnaissables. Aucun rôle n'avait été attribué et ils apparaissaient dans le jeu d'un acteur puis ils s'évanouissaient, disparaissaient, se réincarnaient dans le jeu d'un autre acteur, un peu plus tard, nous surprenant. Aibric était là dans les gestes de Philippe, puis il disparaissait et on le retrouvait, dans le jeu d'Henri, ou de Jean-Pierre, puis, à nouveau, chez Philippe. Le roi Forgaël apparaissait, disparaissait, se réincarnant, de corps en corps, de gestes en gestes. La reine Dectora habitait Clara ou Annie ou même un des acteurs masculins... La pièce de Yeats tout entière était présente. La quête de Forgaël sur son navire, les oiseaux à tête humaine qui le guidaient vers Dectora, sa reine, Aibric qui retournait vers sa terre d'Irlande.

Nous pensions faire simplement une « première lecture » de la pièce de Yeats et assister à une « première improvisation » qui dégagerait quelques pistes de travail, et cette lecture nous avait conduit ailleurs. Dans l'improvisation s'était produit une sorte de glissement poétique de la pièce. *Les ombres sur la mer* était une œuvre véritable, d'une grandeur et d'une poésie particulières. Yeats avait travaillé et repris cette pièce tout au long de sa vie. La force créatrice de la lecture que nous avions faite tenait à la force créatrice de l'œuvre.

Toute œuvre littéraire n'est pas « une œuvre », écrivait Antoine Berman. Et le terme « faire œuvre » apparaît souvent chez lui – comme apparaît dans ses divers textes une large déclinaison du mot « œuvre ».

Le roman *Les Sept fous*, de Roberto Arlt, que nous avons traduit en commun était aussi « une œuvre », et c'est sa nature d'œuvre qui a déterminé la difficulté et la nature de notre travail de traduction.

La rencontre avec une œuvre, lorsque l'on désire l'accompagner jusqu'à sa représentation, sa traduction ou son édition sollicite du travail. Mais ce travail est par nature heureux. Car l'« œuvre » est — par nature — heureuse.

Ce texte inédit a été écrit par Antoine Berman en avril 1991. Il était destiné à l'université où il avait envisagé de le proposer pour son dossier d'Habilitation à Diriger des Recherches. Antoine Berman souhaitait quitter le Centre Amyot dont il assurait seul tous les programmes et où il manquait des soutiens financiers qui lui auraient permis de travailler à l'implantation d'une véritable politique en faveur de la traduction. Il interrompit la rédaction de ce texte pour se dédier entièrement à l'écriture de son dernier livre : Pour une critique des traductions : John Donne. La deuxième partie vient de paraître dans la revue Po&sie, de Michel Deguy, sous le titre : « "De quoi le traduire est-il, en son fond, expérience ?" Les tâches de la traductologie ». (Po&sie, N° 174, « Traduire/Celan », mars 2020)

AU DÉBUT ÉTAIT LE TRADUCTEUR

Antoine Berman

La réflexion sur la traduction est pratiquement née chez moi avec mon activité de traducteur. Elle en porte, plus ou moins directement, la marque. Mais elle est loin de n'être que l'explication conceptuelle, ou discursive, de cette activité. Je pense aujourd'hui que, fondamentalement, elle atteste un autre rapport à la traduction que le traduire lui-même ; rapport qui, à sa manière, est aussi intense et intime que ce dernier. Tout sasse comme si, depuis mes débuts de traducteur, s'était manifesté le sentiment que, face à cette réalité qu'est la traduction, la simple « pratique » de la traduction ne me

suffisait pas. Il me fallait aussi réfléchir, sans trêve, sur la traduction. Et cela non plus ne semble pas m'avoir suffi, puisqu'au fil des années, j'ai été attiré par l'enseignement et de la pratique traductive, et de la réflexion traductologique.

Ce n'est pas tout : à l'époque même où je commençais des séminaires de traduction au Collège international de philosophie (1984), j'ai été nommé « conseiller technique » au Commissariat général à la langue française, qui voulait créer un grand centre national de la traduction et de la terminologie. Bien que ce grand centre n'ait finalement pas vu le jour, j'ai été amené à prendre la direction de sa forme actuelle, le Centre Jacques-Amyot, dont l'objectif est de promouvoir en France les activités de traduction et de terminologie, c'est-à-dire mener une « politique » (aussi limitée soit-elle) en faveur de ces activités. Ma réflexion sur la traductologie s'accompagne donc de trois autres relations au traduire :

- Les traductions elles-mêmes (de diverses langues et de divers genres de texte) ;
- L'enseignement de la traduction et de la « traductologie » ;
- L'activité « politique » (au sens large) en faveur de la traduction.

Puisque mon travail traductologique est inséparable de ces trois autres rapports à la traduction, il me semble utile, dans cette introduction, d'en dire quelques mots. Car bon nombre des textes que j'ai publiés — ouvrages, cours, articles, conférences, communications — ne se comprennent qu'en fonction de ces activités. Naturellement, et même si je ne traduis pas actuellement, il va sans dire que c'est l'expérience du traduire qui constitue le centre de gravité de mon rapport général à la traduction. Je ne suis traductologue que parce que je suis, primordialement, traducteur.

La pratique de la traduction n'exige nullement que l'on soit aussi un traductologue, si du moins l'on entend par là : théoricien de la traduction. Il est maints traducteurs qui se refusent même à discourir sur leur pratique ou leur expérience. Et non des moindres⁹. Mais il est également aisé de voir qu'aujourd'hui, de plus en plus, l'activité traduisante se soutient et

⁹ Ainsi de Leyris et de Jaccottet, dont il sera question plus loin.

s'accompagne d'une réflexion sur le traduire ; que cette réflexion, elle-même, se soutient et s'accompagne d'un désir de transmission, voire d'enseignement. Un certain narcissisme, un certain autisme du traduire — souvent liés à un anti-intellectualisme douteux — disparaissent peu à peu. Acte par excellence de transmission, la traduction se veut maintenant transmissible. J'appartiens, avec beaucoup d'autres, à cette génération de traducteurs soucieux de communiquer, d'ouvrir, de faire parler leur pratique. Cela n'implique pas, *a priori*, de parti pris « théorique ».

Appartient à ce mouvement d'ouverture de la traduction le fait que, de plus en plus (et dans le monde entier), pratique traduisante et réflexion traductologique sont liées à l'espace de l'*Université* (au sens large). Cela ne signifie pas seulement qu'une proportion croissante de traducteurs littéraires soit des universitaires ; ou plutôt ce fait indéniable renvoie à une réalité plus profonde. D'une part, l'espace universitaire est devenu (ce qu'il n'était pas de prime abord) un espace où traduction et pensée de la traduction peuvent s'épanouir ; d'autre part, traduction et traductologie ne sont pas tout à fait, pour cet espace, des « manières » quelconques ; l'assomption, par l'Université, de la traduction est peut-être de nature à lui permettre, par les chemins les plus divers, d'approcher davantage sa propre finalité, qui est la transmission. Inutile de s'étendre là-dessus : il me paraît évident que le lien de la traduction et de l'Université, tel qu'il se noue actuellement, est un phénomène historique important, où se jouera une bonne part du destin de ce qu'est la traduction et ce qu'on appelle, en Occident, l'Université. Et cela dépasse de beaucoup l'apparition, au sein des institutions empiriques, de « chaires », ou de « départements » de traductologie.

Les années de traduction (1967-1986)

De 1967 à 1986, j'ai traduit, souvent de manière intensive, de trois langues, l'anglais, l'allemand et l'espagnol, des textes très variés, allant *grosso modo* du « littéraire » au « technique », comme le montre la liste détaillée ci-jointe. J'ai été ce que, dans mon livre *L'Épreuve de l'étranger*, j'appelle, à propos de Wilhelm Schlegel et d'Armand Robin, un « polytraducteur ».

Si j'ai réellement traduit [d'un peu de] tout, mes domaines de compétence et d'efficiencia ont vite été délimités : je suis avant tout un traducteur de textes littéraires (au sens large du terme) et, dans ce cadre, avant tout un traducteur de prose : romans, essais au premier chef. C'est ainsi que j'ai traduit des romans latino-américains comme *Moi le Suprême* de Roa Bastos¹⁰ ; *Les Sept Fous* de Roberto Arlt¹¹ ; des ouvrages d'histoire nord-américains comme *La Fin des terroirs* d'Eugen Weber¹² ; des fragments de romantiques allemands¹³ et des livres pour enfants de Peter Härtling¹⁴.

C'est néanmoins surtout à l'occasion de mes traductions latino-américaines que j'ai commencé à écrire (et à parler) sur la traduction. Mais avant d'en venir à ce qui, dans des œuvres comme *Moi le Suprême*, a stimulé la réflexion traductologique, il me faut remonter à cette époque où s'est cristallisée en moi la *décision* de devenir traducteur. Non par goût de la confession, mais parce que la *manière* dont je suis devenu traducteur et l'*époque* à laquelle j'ai commencé à le devenir déterminent, aujourd'hui encore, ma perception de l'acte de traduire. C'est au sortir des études secondaires qu'à peu à peu germé en moi le désir de traduire. Et, pour ce faire, d'apprendre vraiment des langues étrangères (car à cet égard, mon bagage de lycéen était assez médiocre). C'est pour traduire que j'ai approfondi l'anglais et étudié la langue allemande. À cette époque (1960), j'admirais beaucoup Philippe Jaccottet, j'aimais d'un égal amour son œuvre de poète et son œuvre de traducteur. Ce fut la figure de Jaccottet qui me poussa à devenir traducteur : figure à la fois effacée et rayonnante, produisant au fond de sa Drôme une œuvre de traducteur qui me semblait exclusivement régie par des ferveurs et des élections personnelles : Homère, Góngora, Rilke, Hölderlin, Musil... Le travail de Jaccottet (que je n'ai jamais rencontré) illumina ma vocation autant qu'elle la réveilla. Devenir traducteur, c'était devenir « comme Jaccottet » ; le médiateur inspiré, modeste et diaphane d'œuvres majeures qu'on ne cessait d'interroger. Plus

¹⁰ Belfond, Paris, 1977.

¹¹ Belfond, Paris, 1981, en collaboration avec Isabelle Garma.

¹² Fayard/Recherche, Paris, 1983.

¹³ Revue *La Délirante*, nos 1, 4, 5, Paris, 1967 et 1972.

¹⁴ *Oma*, Bordas, Paris, 1979 ; *Ben est amoureux d'Anna*, Bordas, Paris, 1981.

que communiquer à autrui, ou plutôt *avant* toute communication à autrui, traduire était approfondir son propre rapport à ces œuvres élues : non pas tant se les approprier qu’habiter et faire habiter dans leur espace. Labeur qui impliquait une rigueur fidèle, une fidélité rigoureuse excluant tout hédonisme et toute vaine liberté. Telle fut la figure qui, à dix-neuf ans, me stimula. Mais il y en eut très vite d’autres. C’était l’époque où Pierre Klossowski retraduisait *l’Enéide*, avec tout le bruit que l’on sait ; où Jean Beaufret traduisait le *Poème* de Parménide ; où Yves Bennefoy retraduisait *Hamlet* en l’accompagnant d’un texte inspiré, « Une idée de la traduction » ; où Pierre Leyris traduisait (entre autres) Hopkins et Melville ; où Michel Deguy proposait dans sa *Revue de poésie* des versions de Dante, de Góngora, de Pindare ; où Henri Meschonnic publiait son *Chant des chants* ; où, enfin, on pouvait lire pour la première fois l’énigmatique texte de Walter Benjamin, *La Tâche du traducteur*, dans la version de Maurice de Gandillac.

Tous les traducteurs mentionnés, au demeurant fort différents les uns des autres, semblaient animés du désir, comme le dit Jaccottet, de « traduire dans la mesure du possible et sans tomber dans l’absurde, selon la lettre même du texte¹⁵».

Mes premières traductions de fragments de Novalis et de *Les Ombres sur la mer* de Yeats voulaient s’accomplir dans l’esprit de cette injonction.

À peine avais-je commencé à traduire que, déjà, je « savais » ce que traduire représentait pour moi comme désir, comme visée et comme projet. Ou, pour tourner les choses un peu autrement : la traduction avait pour moi une certaine figure qui m’était venue de l’époque, des traducteurs évoqués et de la lecture de leurs traductions. La conscience du traduire s’est d’abord formée chez moi par la lecture de traductions où le travail de traduction devenait visible et sensible. Que l’on pense au labeur de Pierre Leyris dans *Le Naufrage du Deutschland*, traduction où traducteur et langue française luttent de toutes leurs forces pour suivre Hopkins et l’anglais.

Désireux de me joindre à ce qui m’apparaissait presque, dans le Paris du milieu des années soixante, comme un véritable mouvement de traduction, je développais sans trop m’en rendre compte une réflexion sur

¹⁵ Postface à la traduction de *l’Odyssée*, FM/La Découverte, réd. 1982, Paris, p. 409.



l'acte de traduire, le contact entre les langues, etc., qui prit des allures quasi idéologiques (comme bien des réflexions en cette période).

De 1971 à 1975, je vécus à Buenos Aires, en Argentine. J'y découvris une nouvelle langue, une nouvelle culture, une nouvelle littérature et, plus profondément, ce qu'on peut appeler un autre mode d'être-dans-le-monde. J'eus la possibilité de vivre intimement les réalités latino-américaines et, comme bien d'autres Français à l'époque, je m'en sentis solidaire.

Lorsqu'en 1976 l'éditeur Belfond me proposa de traduire *Moi le Suprême* du Paraguayen Roa Bastos, roman qui avait fait grand bruit à Buenos Aires l'année précédente, j'acceptai avec un sentiment de responsabilité d'autant plus grand qu'une œuvre antérieure de l'auteur, *Hijo de hombre*, avait été mutilée par son traducteur français.

Traduire *Moi le Suprême* signifia d'emblée deux choses pour moi :

– en s'attachant à la « lettre » de ce texte, faire en sorte que son étrangeté foncière — c'est-à-dire sa latino-américanité — soit rendue proche au lecteur sans cesser d'être étrangeté ;

– en travaillant sur la « lettre », sur la textualité de l'original, faire en sorte que la traduction contribue à un certain « élargissement » du français.

Oui, c'était en étant fidèle au tissu langagier de *Moi le Suprême* que l'on pouvait aider la langue maternelle à retrouver une certaine oralité que le classicisme avait sinon étouffée, du moins bridée et canalisée dans une direction exclusivement « rhétorique ». L'oralité de *Moi le Suprême*, comme de bien d'autres œuvres latino-américaines, pouvait aider à réactiver cette oralité du français que l'on trouve chez Rabelais, Du Barthes, Montaigne, Diderot, et Balzac, etc. Traduire Roa Bastos était servir simultanément la culture latino-américaine et la culture française. Servir, donc, un projet littéraire, langagier et culturel.

La traduction de *Moi le Suprême* signala pour moi mes débuts de véritable traducteur professionnel et l'émergence d'une réflexion sur la traduction. Cette réflexion fut sollicitée par l'institution universitaire : *Moi le Suprême*, roman fort savant et fort complexe, était déjà au programme des départements d'études hispaniques, et maints colloques, à partir de 1977, s'organisèrent autour de Roa Bastos. C'est en 1978 que je fus invité à l'un de

ces colloques, à l'université de Toulouse-le Mirail, pour « parler de ma traduction ».

Parler de sa traduction qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Maints traducteurs choisissent de ne parler que de l'œuvre elle-même ; d'autres évoquent les « problèmes » qu'ils ont inévitablement rencontrés et soulignent à l'envi leur rôle d'« humbles » médiateurs ; rares sont ceux (mais les choses sont en train de changer) qui présentent ce que j'appelle leur « projet-de-traduction ».

À Toulouse, dans une communication intitulée « La traduction de *Moi le Suprême* », je tentai de situer ma traduction dans le « mouvement » évoqué plus haut, de préciser le concept du traduire et de l'échange culturel qui avait présidé à mon travail, de détailler les principes choisis pour traduire et, enfin, d'illustrer l'application de ces principes par quelques exemples que je jugeais à la fois significatifs, accomplis et distrayants. Lors de cette communication, qui fut fort bien accueillie, je pris pour la première fois la mesure de ce que pouvaient être une parole et une pensée de la traduction. À ma fascination pour le phénomène du traduire pouvait correspondre, chez l'auditeur, chez le lecteur, une égale fascination, si du moins l'on parvenait à rendre la traduction *passionnante*. Et il est devenu clair pour moi au fil des années que parler et écrire sur la traduction, c'est cela : la rendre, pour les autres, passionnante. Mais cela n'est possible que si le « discours traductologique » parvient à faire scintiller (comme aurait dit Michel Foucault) la dimension de la traduction dans toute sa multiplicité, sa profondeur et son obscurité. Parler de traduction, c'est parler des œuvres, de la vie, du destin et de la nature des œuvres ; de la manière dont elles éclairent nos vies ; c'est parler de la communication, de la transmission, de la tradition ; c'est parler du rapport du Propre et de l'Étranger ; c'est parler de la langue maternelle, natale, et des autres langues ; c'est parler de l'être-en-langues de l'homme ; c'est parler de l'écriture et de l'oralité ; c'est parler du mensonge et de la vérité, de la trahison et de la fidélité ; c'est parler du mimétique, du double, du leurre, de la secondarité ; c'est parler de la vie du sens et de la vie de la lettre ; c'est... être pris dans un enivrant tourbillon réflexif où le mot « traduction » lui-même ne cesse de se métaphoriser.

Tel fut l'espace qui s'ouvrit à moi après la traduction de *Moi le Suprême* et après la transmission, à Toulouse, de l'expérience de cette traduction. Il m'était clair, toutefois, qu'une réflexion sur la traduction, tout en se fondant sur l'expérience du traduire, ne pouvait en aucun cas s'y limiter et en être la simple explicitation. Il y avait place pour une pensée *sui generis* qui produirait d'autant mieux l'« essence » de la traduction qu'elle ne s'absorberait pas dans la description de ses « problèmes » empiriques. Ou, pour le dire autrement : il fallait concevoir de manière non restrictive l'expérience qu'était la traduction : en faire une expérience humaine fondamentale, digne, comme toutes les expériences humaines fondamentales, d'être pensée.

Il pouvait certes exister (et il existe) une traductologie scientifique, objective, positive, débouchant sur des méthodologies ; il pouvait exister aussi, sur un mode discursif, mais non proprement théorique, une traductologie « essayistique » et même, à son extrémité, « spéculative ». La première avait les limites de toute visée scientifique : la seconde, la dangereuse absence de limites de la réflexion. Toutes deux, dans leur différence, sont probablement les deux figures antagonistes du savoir moderne de la traduction¹⁶. Par trajectoire, penchant et tempérament, j'ai opté pour une traductologie « essayistique ».

L'enseignement de la traductologie

L'enseignement de la traduction s'est pendant de nombreuses années présenté pour moi sous la forme de cours de traduction spécialisée donnés à l'Institut supérieur d'interprétation et de traduction (ISIT) et à Coforma¹⁷. Sur cet enseignement de la traduction « pragmatique », je ne m'étendrai pas ici, encore qu'il m'ait beaucoup appris. De 1984 à 1989, j'ai donné régulièrement des séminaires de traductologie au Collège international de philosophie et au Centre Jacques-Amyot. Il sera ici surtout question des séminaires du Collège, qui sont étroitement liés à mon travail de recherche et d'écriture. Comme tous les autres séminaires donnés dans cette

¹⁶ Dans « Introduction au concept de traductique », *Protée*, université du Québec, 1988, cette opposition apparaît comme celle de la « traductique » et de la « traductologie ».

¹⁷ Organisme de formation permanente pour les correcteurs de presse et d'édition, Paris.

institution, mes séminaires étaient destinés à un public d'auditeurs libres (étudiants divers, traducteurs, chercheurs, psychanalystes, sémiologues, etc.) sans orientation vers une formation spécifique (diplômante ou non). Les thèmes abordés pendant ces cinq années ont été les suivants :

- la notion de littéralité en traduction (hiver 1984)¹⁸ ;
- traduction, langue maternelle, langue étrangère (printemps 1984)¹⁹ ;
- philosophie et traduction : commentaire de *La Tâche du traducteur* de Walter Benjamin (hiver 1984-1985)²⁰ ;
- la défaillance de la traduction (printemps 1986) ;
- histoire de la traduction en France (printemps 1987)²¹ ;
- la Babel traductive : traduction spécialisée et traduction littéraire (printemps 1988) ;
- commentaire de traductions de John Donne et Friedrich Hölderlin (printemps 1989).

Avant de dégager la logique propre à cette série de séminaires, il faut préciser qu'elle faisait partie du programme « traduction » du Collège, dont j'étais le directeur ; que ce programme, pour le Collège international de philosophie, et conformément à la volonté de ses principaux fondateurs, François Châtelet, Jacques Derrida et Jean-Pierre Faye²², occupait d'une certaine façon une place centrale, ou en tout cas privilégiée, comme l'atteste un document officiel du Collège publié vers 1988 :

La politique internationale du Collège se développe autour de trois ordres de questionnement : la tradition, la traduction, la communication. Comment interpréter la différenciation incessamment réitérée, le caractère local des dispositifs de reconnaissance des problèmes ? Y aurait-il un

¹⁸ Publié presque intégralement dans le volume *Les Tours de Babel*, Trans-Europ-Repress, 1985, sous le titre: « La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain ».

¹⁹ Une partie de ce séminaire consacrée à Du Bellay a paru dans *Communications*, no 43, 1986, sous le titre « La terre nourrice et le bord étranger ».

²⁰ Une partie de ce séminaire a paru dans la *Revue d'esthétique*, Paris, 1986, sous le titre « L'essence platonicienne de la traduction ».

²¹ Une partie de ce séminaire a paru dans la revue *TTR*, université des Trois Rivières, Québec, sous le titre « De la translation à la traduction », en 1988.

²² Lequel, comme on sait, quitta rapidement cette institution.

polymorphisme de la vérité ? La traduction et la traductibilité sont aussi un axe privilégié, aussi bien théorique que pratique.²³

Ces lignes synthétiques faisaient du reste peut-être écho à un rapport qu'en 1987 j'avais adressé aux « autorités » du Collège, rapport qui, lui-même, reprenait des réflexions esquissées dans *L'Épreuve de l'étranger* en 1984 :

Parmi tous les programmes du Collège international de philosophie, le programme « *traduction* » a un statut particulier. Ce statut particulier réside d'abord en ceci, que tous les autres programmes (et leurs séminaires correspondants), quelle que soit leur thématique, sont *concernés* par lui : dans tous les cas, à un moment ou à un autre, le travail de réflexion rencontre le « problème » de la traduction de certains textes.

Toutefois, l'importance de la traduction pour le Collège réside plus profondément en ceci, que les différents savoirs ou activités pris en vue (qu'il s'agisse de savoirs ayant une forme institutionnelle par ailleurs, comme la philosophie, la psychanalyse, les sciences, le droit, la littérature et la critique littéraire, ou d'intersciences dont le seul lieu d'existence est le Collège) rencontrent tous la traduction comme *question*. Prenons les cas, plus aisés à aborder, des savoirs et activités ayant déjà un nom et un statut dans notre société.

Pour la *philosophie*, au premier chef, la traduction est devenue de nos jours une question centrale où ce qui est en jeu, c'est elle-même et son propre « devenir ». Cela se voit, d'abord, dans certaines œuvres philosophiques majeures, qu'il s'agisse de Benjamin, de Heidegger, de Gadamer, de Wittgenstein, de Quine, de Derrida ou de Michel Serres. En tant que la philosophie « moderne » se pose comme une réflexion (elle-même très multiple) sur le langage et les langues, elle rencontre, impérieusement, la traduction comme question. En tant qu'elle se pose comme réflexion sur sa tradition et son histoire, elle la rencontre non moins nécessairement. En tant qu'elle découvre, peu à peu, qu'elle s'est constituée par la « transmission » de ses catégories fondamentales, par le transfert des *Grundwörter*, des mots fondamentaux de la pensée grecque du grec au latin, puis du latin aux langues modernes, elle rencontre également la traduction comme tradition (problématique). En tant qu'elle se découvre divisée en traditions langagières et culturelles bien différentes au sein même de l'espace occidental (philosophie allemande, philosophie française, philosophie anglaise, etc.), elle rencontre également (horizontalement cette fois) la question de la traduction. En tant qu'elle se pose la question du dialogue

²³ Collège international de philosophie, sciences, intersciences, arts, p.6.

avec des formes de pensée extraeuropéennes et non philosophiques (Inde, Japon, etc.), elle rencontre encore la traduction. En tant, enfin, qu'elle est confrontée à la dissémination mondiale de ses catégories et de ses textes (il y a « de la philosophie » en Amérique du Nord, en Amérique latine, en Chine, en Afrique, etc. elle la rencontre également. Telles paraissent être, très grossièrement énumérées, les six dimensions repérables dans lesquelles la philosophie doit affronter la traduction comme un destin *actuel*.

Dès le début, la traduction n'a pas été moins essentielle pour la réflexion du Collège sur la science et les technologies.

En ce qui concerne la psychanalyse, on sait que, d'une part, dès *L'Interprétation des rêves*, le concept de traduction a fonctionné dans son corpus théorique comme un concept central. Il suffit de voir le nombre d'articles, de numéros spéciaux de revues, de colloques et de tables rondes consacrés par les psychanalystes à la traduction pour mesurer que, pour ceux-ci, « traduire » constitue une question plus que brûlante.

Pour la littérature (et, corrélativement, pour la « critique littéraire »), la question de la traduction n'est pas moins essentielle, et cela d'autant plus que depuis le romantisme allemand jusqu'à Proust, Valéry, Pasternak, Roa Bastos, etc., elle s'est explicitement posée *comme* un acte de traduction.

Enfin, toute réflexion sur le droit, en tant qu'elle aborde soit l'histoire de celui-ci (et donc sa transmission), soit la pluralité des systèmes de pensée juridiques existants, rencontre aussi forcément la question de la traduction.

Les séminaires donnés de 1984 à 1989 au Collège international de philosophie cherchent à correspondre, fût-ce partiellement, à toute cette problématique. En même temps, ils poursuivent leur chemin propre.

Le premier a cherché à expliciter ce qui, en fait, avait constitué le présupposé non questionné de ma propre activité de traducteur : que traduire était, avant tout, et essentiellement, un « travail sur la lettre ». Dans ce séminaire, le concept de « littéralité » a été approché à partir de l'analyse de grandes traductions historiques, comme le *Sophocle* de Hölderlin, le *Milton* de Chateaubriand et l'*Enéide* de Klossowski.

Le second séminaire s'est interrogé sur les notions de « langue maternelle » et de « langue étrangère » dans leurs rapports au traduire. Ont ainsi été étudiées les représentations de la langue maternelle et de la traduction chez Dante, Nebrija, Du Bellay, Grimm, Schleiermacher ; ont été approchés, en outre, des phénomènes historiques déroutants comme le

polylinguisme de la Renaissance et du début de l'Age classique, l'autotraduction et la pratique de la « variante » aux XVIe et XVIIe siècles, etc.

Le troisième séminaire a été essentiellement consacré au commentaire d'un texte majeur sur la traduction, *La Tâche du traducteur* de Benjamin, le commentaire portant à la fois sur l'original allemand et sur la version française alors existante (celle de Maurice de Gandillac). Ce séminaire a été très riche d'enseignement, car le commentaire, en tant que mode traditionnel d'explicitation des textes, est lui aussi un « travail sur la lettre » très proche de la traduction²⁴. Il permet une analyse micrologique d'un texte traduit qui a un impact pédagogique considérable. Mais ce qui a été rencontré, lors de ce séminaire, c'est un phénomène imprévu, et qui a provoqué l'étonnement de tous les participants : la traduction française de Benjamin, pourtant effectuée par un germaniste-philosophe chevronné (auteur, entre autres, de traductions de Scheler, de Maître Eckart, de Novalis), présentait des « défauts » inexplicables : oublis de phrases essentielles, contresens confinant au lapsus, failles ou ruptures terminologiques, mots étrangers dans le texte naturalisés, citations réécrites, et autres failles troublantes. Ces failles qui nous troublaient au fur et à mesure que nous les rencontrions dans le mouvement du commentaire, d'où venaient-elles ? Certes pas de l'incompétence du traducteur, mais bien, semble-t-il, de sa psyché. Qu'est-ce qui, dans l'acte de traduire, venait empêcher sa réalisation ?

Telles furent les questions qui ouvrirent un *quatrième séminaire* sur la « défaillance » de la traduction, visant en fait à développer une analytique du sujet traduisant. « Vivant », car on dirait qu'un impénétrable brouillard semble peser sur toute réflexion relative à la subjectivité du traducteur.

Le cinquième séminaire a eu pour thème l'origine et la naissance de la traduction en France, et a étudié les œuvres de deux grands « pères fondateurs », Nicole Oresme au XIVe siècle et Jacques Amyot au XVIe siècle²⁵.

²⁴ Se reporter à « Traduction, critique et commentaire », in *Poésie*, Paris, 1987, article consacré à Benjamin et à Blanchot, qui cherche à théoriser l'expérience du commentaire.

²⁵ Ce séminaire présentait les résultats provisoires d'un ouvrage en cours d'écriture, Jacques Amyot, traducteur français, encore inachevé à l'heure actuelle.

Le sixième séminaire, appelé initialement « la Babel traductive », a confronté (et opposé) la traduction spécialisée et la traduction littéraire. C'est dans ce cadre que la traduction des livres d'enfants a été longuement analysée (contes de Grimm dans les versions françaises de Guerne et de Marthe Robert).

Le septième et dernier séminaire a commenté deux « poèmes d'amour » l'un de John Donne, *Going to bed*, l'autre de Hölderlin, *Wenn aus der Ferne...*, en confrontant les originaux à des versions françaises, et espagnoles (pour Donne).

Avec cet ultime travail de commentaire s'est achevé pour moi ce cycle de séminaires au Collège.

Le Centre Jacques-Amyot

En mai 1984, je fus engagé comme « conseiller technique » au Commissariat général à la langue française, récemment créé par le gouvernement. La nouvelle institution avait un projet qu'elle considérait comme prioritaire : créer un centre national de la terminologie et de la traduction. Je fus chargé de travailler au « plan » de ce futur centre et à la définition de ses fonctions. En même temps, la MIDIST me confia une vaste enquête sur les activités de traduction dans la recherche scientifique française²⁶. En souvenir du grand traducteur français, le centre national de la terminologie et de la traduction fut appelé « Centre Jacques-Amyot », et sa création fut annoncée en décembre 1985 par le président de la République à l'Académie française. L'arrivée au gouvernement de la nouvelle majorité mit malheureusement en cause tout le projet. En 1987, les diverses institutions pressenties pour intégrer le Centre Jacques Amyot, comme l'AFNOR, l'INALCO, l'IFP, l'INRA, l'ISIT, etc., estimèrent qu'il fallait défendre l'idée du Centre national. Une association fut créée, et j'en fus nommé le directeur. Il s'agissait, en termes généraux, de « promouvoir » les activités de traduction, de terminologie et de rédaction dans les secteurs de l'industrie, de la recherche et de l'enseignement. Pour donner réalité à cette ambition, cinq programmes furent progressivement mis sur pied depuis 1987.

²⁶ Qui fut publiée en 1986 sous le titre *Traduction et recherche scientifique*, DIXIT-CIREEL.

Le premier est la *formation permanente* en traduction, terminologie et rédaction. Aucune formation de ce genre, que je sache, n'avait jamais été proposée en France au niveau des professionnels²⁷. À ce jour, le Centre Jacques-Amyot a organisé environ 50 stages, auxquels ont assisté près de 500 personnes (traducteurs salariés, libéraux, chercheurs et universitaires). Ces stages, d'une durée de deux à trois jours, visent à « ré-outiller » les professionnels, compte tenu de la technologisation de plus en plus poussée de la traduction technique (évolution vers un « poste de travail », informatisation, etc.), de la terminologie (création de banques de données) et de la rédaction (standardisation croissante des types de textes).

Le second programme a pour but de doter les professionnels des *manuels* et autres documents traitant des trois activités, tel qu'il en existe couramment en Allemagne, au Canada ou, partiellement, en Angleterre. En 1989 a paru *Le Traducteur, la traduction et l'entreprise* de Daniel Gouarec ; en 1990, *Terminologie : constitution des données* du même auteur. Devraient suivre des manuels de rédaction et de traduction spécialisée. Le Centre Jacques-Amyot a également édité des *dépliants* sur les professions de terminologue et de traducteur.

Le troisième programme vise à réunir et à transmettre toute l'*information* nécessaire en matière de traduction, terminologie et rédaction. À cet effet a été créé en 1990, avec l'aide du ministère de la Recherche (DIST) et de la Délégation générale à la langue française, un *Centre de documentation* qui rassemble, à l'heure actuelle, près de 600 ouvrages et un nombre considérable de « dossiers » sur les écoles de traduction, les logiciels d'aide à la traduction, les banques de données, les maisons d'édition spécialisées, etc.

Un quatrième programme — encore peu développé — vise à promouvoir des actions de *coordination* : création d'une fédération des « services linguistiques » d'entreprise, d'une fédération des écoles de traduction (ces deux genres de fédérations existent au Québec).

²⁷ Depuis, certaines universités françaises ont lancé également des cycles de formation permanente en traduction spécialisée et en terminologie (cf. l'ESIT).

Enfin, le cinquième programme, patronné par le ministère des Affaires étrangères, vise à aider au développement des activités de traduction et de terminologie *dans un certain nombre de pays étrangers* : Argentine, Brésil, Venezuela, Mexique, Cuba, Portugal, Espagne, Grèce, Turquie, Israël, Tchécoslovaquie, Union soviétique, Finlande, Inde. Le programme concerne presque exclusivement des universités et des centres de recherche. Si le Centre Jacques-Amyot coordonne l'ensemble des actions menées, ce sont des universités françaises (CLAB, INALCO, ISIT, Rennes 2, Clermont-Ferrand, etc.) qui assurent la coopération avec les institutions étrangères. Le programme prévoit l'envoi de missionnaires français, l'accueil de boursiers, la fourniture gratuite d'ouvrages (manuels, dictionnaires), la création à la demande de supports de cours de traduction spécialisée (compilation de textes spécialisés français sur un domaine ou sous-domaine, d'une centaine de pages, servant à l'enseignement de la traduction français/langue étrangère, et même à celui du « français fonctionnel »).

Depuis 1987, je dirige cette association (qui rassemble présentement 30 institutions, dont 7 universités) au prix d'un gros travail qui, à coup sûr, m'a obligé à restreindre mes activités de recherche. L'expérience est certes positive, qui m'a permis d'agir concrètement en faveur de la traduction.

L'ampleur des programmes ainsi brièvement présentés, et leur réussite indéniable (ils correspondent à des besoins bien réels) ne préjugent néanmoins en rien de la viabilité du Centre Jacques Amyot, dont les moyens restent très limités.

Tels sont donc les cadres, et d'une certaine façon les matrices de toute ma réflexion traductologique. Dans les pages qui suivent, je présenterai les principaux domaines dans lesquels s'est poursuivie, année après année, cette réflexion.

Références

ARLT, Roberto. **Les Sept Fous**. Trad. Antoine Berman, en collaboration avec Isabelle Garma. Paris : Belfond, 1981.

BERMAN, Antoine et. al. **Les tours de Babel** : essais sur la traduction. Mauvezin : Trans-Europ-Repress, 1985.

BERMAN, Antoine. **La Traduction et la lettre ou L'Auberge du lointain.** Paris : éd. du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1990.

BERMAN, Antoine. **Pour une critique des traductions : John Donne**, coll. « Bibliothèque des Idées ». Paris : éd. Gallimard, 1995.

BERMAN, Antoine. **L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique.** Paris : Gallimard, 2011.

BERMAN, Antoine. *De quoi le traduire est-il, en son fond, expérience ?* « Les tâches de la traductologie ». **Po&sie**, Traduire/Celan, n. 174, mars 2020.

HARTLING, Peter. **Oma.** Trad. Antoine Berman. Paris : Bordas, 1979.

HARTLING, Peter. **Ben est amoureux d'Anna.** Trad. Antoine Berman. Paris: Bordas, 1981.

JACOTTET, Philippe. Postface à la traduction de l'Odyssée. In : HOMÈRE. **L'Odyssée.** Trad. Pierre Jacottet. Paris : FM/La Découverte, réd. 1982.

ROA BASTOS, Augusto. **Moi, le Suprême.** Trad. Antoine Berman. Paris : Belfond, 1977.

WEBER, Eugen. **La Fin des terroirs.** Trad. Antoine Berman. Paris : Fayard/Recherche, 1983.